

Le journal d'Athalie, dernière heure

Pierre Turcotte

Volume 8, numéro 3-4, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6073ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Turcotte, P. (1993). Le journal d'Athalie, dernière heure. *Brèves littéraires*, 8(3-4), 35-43.

PIERRE TURCOTTE

Le journal d'Athalie, dernière heure

Où suis-je ? Ô trahison ! Ô reine infortunée !
D'armes et d'ennemis, je suis environnée !
Racine, *Athalie*, Acte V, scène 5

Samedi 18, 22 h 40

Je viens de relire ce journal. Dieu m'est témoin que j'aurais préféré le clore autrement. Le lever des monarques n'est pas tous les matins facile, comme l'attestent les tragédies. Mais quand on doit présider à la destinée d'une reine, les songes n'ont pas suffisamment d'éclat pour adoucir un réveil redouté. C'est que celui d'aujourd'hui a été difficile en diable.

Il fallait se décider. Depuis plusieurs jours, Simon et moi nous rejetions mutuellement la responsabilité de la décision à prendre : pour moi c'était la nôtre, pour lui, la mienne. Au fond, c'est lui qui avait raison. Il me revenait de prendre cette décision; c'était mon chien, après tout. Mon chien... plus encore, que j'appelais ma fille, et qui n'avait que moi... Je l'avais adoptée il y a deux ans, alors qu'elle avait environ dix mois. Je l'avais appelée Athalie à cause de son passé trouble et de son port de reine. Mais j'ai déjà expliqué tout cela plus haut...

Nous nous sommes levés sans un mot. Nous avons préparé le café en silence, le silence des dernières chances, qu'a déchiré le bruit ravageur du moulin électrique. L'angoisse de la décision à prendre, maintenant, irrévocablement, crevait et se brisait en mille miettes, dans un arôme de grains javanais. Simon m'a demandé «t'es-tu décidé ?» Malgré moi j'ai répondu « oui.» Et, réagissant joyeusement aux premières paroles de son maître, Athalie est venue mettre son museau sur ma cuisse...

Nous avons déjeuné sans un mot; nous n'avions rien à nous dire, rien ne pouvait nous détourner de notre souci immédiat. En fait, je le crois, nous nous ménagions pour avoir la force d'aller jusqu'au bout.

Nous nous sommes mis ensuite à nos toilettes respectives. À dix heures, nous étions prêts à partir. Comme tout allait vite ! Il me restait à la caresser une dernière fois, cette bête, à la sentir vivante, amoureuse, chaude et présente, à la sentir se presser contre moi avec force comme elle avait l'habitude de le faire. J'ai dit «on dirait qu'elle le sent.» Simon n'a rien répondu. Que pouvait-il ajouter ? Qu'il est futile de prêter aux animaux des sentiments humains ? Je ne le savais que trop. Pourtant... je ne pouvais m'empêcher de ressentir l'ardeur de ses caresses comme l'énergie du désespoir, ou comme une prière adressée à celui qui peut tout, ou comme une promesse fiévreuse arrachée au condamné de changer, de s'améliorer : «...je deviendrai une meilleure bête, la plus fidèle compagne, laissez-moi seulement une chance», semblait-elle dire. Mais je savais que tout cela n'était que l'écho de mes réticences.

Son sort n'était que trop péniblement arrêté. Nous ne pouvions plus la garder : son caractère se désaccordait comme une vieille guitare. Elle devenait de plus en plus capricieuse, menaçait les enfants de morsures, ne voulait même plus sortir dans la cour sans nous; elle nous minait ce qui nous restait d'énergie et de patience. Athalie était de plus en plus malheureuse et nous avions déjà le cœur tout usé de la voir prendre des accès de tremblements ou se détourner de sa nourriture avec un air de culpabilité, la queue entre les pattes. Elle avait gardé de ses anciens maîtres une crainte perpétuelle d'être battue. À contre-cœur, j'ai dit à Simon «allons-y.» Alors je me suis tourné vers elle et, lui montrant sa laisse, lui ai dit avec une bonne humeur feinte «viens-tu te promener en auto ?» Elle a bondi de joie.

Lorsque nous sommes arrivés dans le stationnement de la SPCA, Athalie a manifesté son enthousiasme. Elle frétillait sur la banquette. Sa joie était la même que celle des petits enfants, toujours heureux d'arriver comme de partir. Je l'ai laissée courir un peu autour de la voiture, soucieux de lui laisser un dernier moment de liberté et de plaisir, puis je lui ai passé sa laisse et nous sommes entrés. Athalie connaissait cet endroit : elle y avait déjà vécu une semaine, malheureuse comme les pierres, angoissée, amaigrie et affublée d'une toux de chenil. C'était il y a deux ans. Mais elle n'a manifesté aucune résistance pour y revenir; avec nous, elle se sentait en sécurité. Néanmoins, j'ai songé à ces vers de la tragédie de Racine, quand Athalie s'avance triomphante dans le temple de ses ennemis, mais se voit cernée. «Ô reine infortunée», lance-t-elle. Comment

voir en elle un personnage de *méchant* quand tous les malheurs la frappent ensemble ?...

Il y avait devant nous une jeune femme anglophone avec son chien, un animal joyeux d'environ six mois. Il semblait que les enfants n'en voulaient plus et que cela suffisait pour mettre un terme à sa vie. Je l'ai observée à la dérobée, surpris par tant d'indifférence; peut-être n'en avait-elle jamais voulu de cette bête, peut-être avait-elle enfin pu convaincre son mari que le trouble qu'elle représentait ne valait pas le plaisir qu'elle apportait aux enfants. Je n'en sais rien. La dame s'est débarrassée des formalités rapidement et avec froideur tandis que nos deux chiens faisaient joyeusement connaissance au bout de leurs laisses. Lorsqu'elle s'en est aperçue, elle a tiré le sien près d'elle et m'a regardé comme si j'avais commis une obscénité. L'employé lui a demandé si elle voulait voir son chien après l'euthanasie. Elle a répondu brusquement «oh ! No !...» avec un air de dédain. Je me suis penché vers Athalie pour la serrer tout contre moi, comme si cela pouvait aussi apporter un peu de réconfort à l'autre bête rejetée comme un rebut. La jeune femme a payé les frais exigés pour la besogne, refermé son portefeuille avec un geste nerveux de mécontentement pour l'argent perdu, et s'en est allée sans un regard pour le chien qu'on emportait. Elle était déjà sortie lorsque l'employé est disparu derrière une porte avec l'animal. «Lorsqu'il reviendra, me suis-je dit, ce sera notre tour et il sera trop tard.»

Pendant cette attente, un couple dans la cinquantaine — femme aux cheveux teints, homme ventru à la casquette sur laquelle était inscrit fièrement *Hampstead* en lettres d'or — est arrivé avec un écureuil enfermé dans une cage. Ils avaient dû mettre longtemps à le capturer; ils allaient enfin s'en débarrasser ! J'ai dit tout bas à Simon «c'est si beau un écureuil dans la cour.» Il m'approuvait. Et puis, il en viendra d'autres s'ils ont un terrain boisé. En entrant, ils étaient passés devant nous et semblaient décidés à nous voler la place; après tout, eux avaient deux fois notre âge, ils parlaient anglais, ils étaient probablement riches et n'avaient pas que cela à faire un jour comme aujourd'hui. L'homme s'était déjà avancé au bout du comptoir et s'impatientait. L'employé est revenu bientôt et, alors que le monsieur commençait à expliquer son cas d'une voix forte, il lui a passé sous le nez sans le voir en disant «suivant !» et il s'est arrêté devant nous. J'ai senti tout Hampstead bouillir de rage; si l'argent liquide pouvait s'évaporer, ce serait bien fait.

L'employé était gentil et respectueux. Nous avons rempli ensemble les formalités d'usage : âge, sexe, race, description... puis il m'a demandé si je voulais mettre mon chien en adoption. «Non, ai-je répondu, la gorge un peu serrée, je préfère l'euthanasie.» Il m'en a demandé la raison et j'ai dû lui expliquer les antécédents d'Athalie, comment elle avait été maltraitée par ses premiers maîtres — abandonnée quatre jours sans nourriture dans un logement vide ! — avant qu'elle aboutisse ici pour la première fois lorsque j'étais venu l'adopter, et la triste dégradation de son caractère en vieillissant, malgré tous mes soins. J'en conclusais

qu'elle ne se remettrait pas d'un nouvel abandon. Il m'a approuvé, s'est penché sur son formulaire et est resté un long moment à le remplir sans plus rien me demander.

Il y avait affiché sur le mur une parole du Mahatma Gandhi que je cite de mémoire : «on reconnaît un peuple à la façon dont il traite ses animaux». J'ai songé à cette dame anglophone qui venait de partir et qui avait refusé de voir le corps de son chien, étonnée qu'on puisse lui demander une chose aussi morbide, sans respect pour la mort; à ce couple à côté de moi qui était prêt à exterminer tous les écureuils de Montréal pour ne pas en avoir dans son jardin, sans respect pour la vie. Lorsque l'employé m'a demandé «désirez-vous la voir après ?» j'ai répondu «oui.» Il a hoché la tête d'un air compréhensif, et j'ai remarqué que son regard s'était fait très doux. Je me suis senti compris et soulagé.

Il m'a demandé la laisse de mon chien, et je la lui ai donnée docilement : Athalie allait se détacher de moi pour jamais. Il l'a appelée par son nom, lui a caressé la tête, m'a regardé et l'a emmenée en me faisant signe de le suivre vers la grande porte où les animaux disparaissaient. J'aurais voulu la reprendre, lui arracher la laisse des mains et m'enfuir. Il a poussé la porte; nous l'avons suivi. Je tâchais de garder mon calme, de maîtriser mes émotions. À ma grande surprise, j'y parvenais. Qui aurait pu croire que j'allais perdre ma fille ? L'employé nous a dit «attendez ici, ce ne sera pas long, nous reviendrons vous chercher.»

Nous sommes restés embarrassés et silencieux entre deux portes jusqu'à ce qu'une jeune vétérinaire m'appelle par mon nom en ajoutant «c'est terminé.» J'ai compris qu'il fallait la suivre. Elle nous a conduits dans une toute petite salle au centre de laquelle se trouvait une table d'opération recouverte de papier. Athalie était étendue, calme, les yeux encore ouverts. Je n'osais approcher et j'ai pensé qu'on nous avait fait venir pour l'assister dans ses derniers instants, pour qu'elle parte tout doucement, accompagnée par l'amour des siens. Mais elle a ajouté «ça s'est fait très très vite, elle n'a pas souffert.» Je suis resté le souffle coupé. C'est alors seulement que j'ai remarqué un petit bout de langue rose qui dépassait son museau noir.

Je me suis approché d'elle doucement, incrédule. Ce n'était pas possible, elle avait les yeux ouverts, elle me regardait. J'ai tendu une main pour la caresser, mais lorsque je l'ai posée sur son cou, croyant lui être encore d'un ultime réconfort, je n'ai rencontré que la mollesse des chairs abandonnées au lieu de cette résistance caractéristique de la vie. Mes doigts se sont enfoncés dans une masse dont la flaccidité m'a tellement étonné que je suis resté la main sur elle, impuissant, à espérer un tressaillement, un signe, un pardon... «Je croyais qu'elle dormait...», ai-je dit d'une voix qui ne m'appartenait plus. Il m'apparut subitement, mais trop tard, à quel point j'aimais cet animal. J'ai vu Simon essuyer furtivement ses premières larmes. Athalie était morte et, stupidement, j'ai remercié la vétérinaire.

Ce n'est qu'au dehors que ma peine a débordé la digue de mes yeux comme fonte et embâcle. Même si ma raison admettait n'avoir pas eu le choix, mon cœur a brogeait les arguments que j'avais échafaudés et ne voyait plus que la lâcheté de mon geste, l'abandon et le reniement du droit le plus strict à la vie.

Tout le long du retour j'ai pleuré.

Simon m'a laissé descendre seul à la maison, une grande laisse pendante à la main, prétextant l'urgence de courses. Peut-être présumait-il ce qui allait se passer maintenant, car c'était *mon* chien. C'est en ouvrant la porte et en écoutant pour la première fois le silence accablant de ma maison, sans accueil joyeux, sans bruit de griffes dévalant l'escalier, sans sauts de joie autour de moi, voulant dire «je ne croyais plus que tu reviendrais», que j'ai compris que je ne reverrais plus jamais Athalie et que je l'avais bannie de sa maison. Dans la voiture j'avais pleuré l'acte criminel et le cadavre. C'est en ouvrant la porte que j'ai réalisé que la proximité de la mort n'était rien en regard de l'absence.

Quand Simon est revenu à la maison, quelques heures plus tard, il n'y avait déjà plus de traces d'Athalie : j'avais rangé son grand panier dans le hangar et jeté les restes de nourriture. Je me suis empressé de lui parler; je lui ai dit n'importe quoi, des questions sur ses courses, des mots, un parachutage, une mitraille de petits mots pour meubler notre appartement vide. Je crois qu'il savait que je voulais lui épargner cette douleur. Il n'y a pas fait allusion.

Et puis j'ai relu ce journal que je parachève et qui sera son panégyrique autant que son épitaphe.

Ici se termine par son heure dernière le journal des faits, gestes, revers et conquêtes de la fière Athalie. Deux années bien notées. Qui les lira jamais ?

Qui s'intéresse à une vie de chien ?